

LES CROYANCES ET LES PRATIQUES DES PROTESTANTS

L'histoire et la géographie du protestantisme retracées précédemment auront familiarisé le lecteur avec les principales caractéristiques de la façon protestante d'être chrétien. Il n'est cependant pas inutile de revenir, de façon synthétique, sur les croyances et pratiques qui sont au cœur de l'identité protestante.

1. LES CROYANCES

Catholiques et protestants se réfèrent à la Bible, prient avec les paroles de Jésus (le *Notre Père*, dite la "prière du Seigneur" que l'on trouve dans Matthieu 6, 9-13) et reconnaissent dans les textes de l'Église ancienne, en particulier dans le *Symbole des Apôtres* et le *Symbole de Nicée-Constantinople* (325, 381), l'expression de leur foi. Comme les autres chrétiens, les protestants confessent Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit (Trinité).

Ce qui différencie les protestants et leur donne une identité particulière parmi les chrétiens, ce sont deux grandes affirmations : le *Sola Scriptura* et le *Sola Gratia* et les conséquences qu'ils en tirent pour la vie des chrétiens en Église et dans la société.

Par le principe de la *Sola Scriptura*, les protestants affirment l'autorité souveraine de la Bible en matière de foi et de vie chrétienne. Les protestants ne refusent pas la tradition : avec des nuances diverses selon les dénominations, ils reconnaissent par exemple l'héritage de ceux qu'on a appelés les Pères de l'Église, mais ils considèrent que la tradition n'a pas une valeur normative, qu'elle doit au contraire être soumise en permanence à la critique à partir de la Bible. Autrement dit, dans la vision protestante, l'Église, loin d'être l'interprète autorisée de la Bible, doit au contraire constamment examiner ses pratiques et ses expressions à la lumière de la Bible. Cette affirmation de l'autorité souveraine des Écritures a toute une série de conséquences. Les protestants ne retiennent ainsi que les deux sacrements qui leur apparaissent bibliquement fondés : le baptême et la Sainte Cène (rappelons que, dans la tradition catholique romaine, sept sacrements sont reconnus). Au nom de la Bible, ils récusent également l'institution de la papauté, le culte marial et le culte des saints. Les dogmes tels que l'*Immaculée Conception* (promulguée par Pie IX en 1854, ce dogme affirme que Marie échapperait au péché originel) et l'*Assomption de Marie* (promulguée en 1950 par Pie XII, ce dogme affirme que Marie a été corporellement enlevée au ciel) sont également refusés par les protestants au motif qu'ils n'ont pas de fondement biblique. Voici comment, dans la *Confession de La Rochelle*, confession de foi de 1559 qui est un texte de référence pour les Églises réformées en France, ce principe de l'autorité de la Bible est exprimé :

"Nous croyons que la parole qui est contenue en ces livres est procédée de Dieu, duquel seul elle prend son autorité, et non des hommes. Et parce qu'elle est la règle de toute vérité, contenant tout ce qui est nécessaire pour le service de Dieu et pour notre salut, il n'est loisible aux hommes, ni même aux anges d'y ajouter, diminuer ou changer. D'où il suit que ni l'Antiquité, ni les coutumes, ni la multitude, ni la sagesse humaine, ni les jugements, ni les arrêts, ni les édits, ni les décrets, ni les conciles, ni les visions, ni les miracles ne doivent être opposés à cette Écriture sainte, mais au contraire toutes choses doivent être examinées, réglées et réformées selon elle. Et suivant cela nous avouons les trois symboles, à savoir des Apôtres, de Nicée et d'Athanase, parce qu'ils sont conformes à la parole de Dieu" (Article V de la *Confession de la Rochelle*, 1559).

L'autre grande insistance des protestants porte sur le *salut par la grâce seule (Sola Gratia)* : ce ne sont pas les hommes qui, par leur mérite et leurs bonnes œuvres, gagnent leur salut, ce n'est pas non plus l'Église qui, à travers son clergé, peut agir en faveur ou en défaveur du salut des hommes : Dieu seul a l'initiative, initiative à laquelle l'homme répond par la foi seule (*Sola Fide*). Si le chrétien cherche à se conduire droitement et à se soucier de son prochain (en particulier des faibles et des pauvres), ce n'est pas pour acquérir des mérites au ciel, c'est parce que, touché par la grâce divine, il veut témoigner de la gratuité de l'amour de Dieu. Dans cette optique, les œuvres ne sont pas des moyens d'acquérir la grâce, elles sont au contraire des conséquences de la grâce. L'institution Église n'a aucun pouvoir de salut, elle n'est que le canal à travers lequel Dieu agit. Dès lors, dans l'optique protestante, l'Église n'est pas une institution sainte en elle-même, mais une institution historique toujours perfectible : *Ecclesia reformata quia semper reformanda* (Église réformée parce que toujours à réformer). De là, ce repérage de l'Église comme assemblée des croyants et non comme institution hiérarchique :

“On enseigne aussi qu’une seule Église, la sainte Église chrétienne, est de tous temps et qu’elle demeurera nécessairement. Elle est la réunion de tous les croyants parmi lesquels l’Évangile est prêché purement et les saints sacrements conférés d’une manière conforme à l’Évangile. Pour qu’il y ait une vraie unité de l’Église chrétienne, il suffit que l’Évangile, bien compris, y soit prêché en un complet accord et que les sacrements y soient conférés conformément à la Parole divine. Il n’est pas nécessaire pour une vraie unité de l’Église chrétienne que soient célébrées en tous lieux des cérémonies uniformes, d’institution humaine, comme Paul le déclare dans Ephésiens : “Un seul corps, un seul Esprit, tout comme vous êtes appelés à une espérance d’une seule sorte ; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême” (Article VII de la *Confession d’Augsbourg*, 1530).

Conséquences de ces deux principes fondamentaux, une conception des ministères qui insiste sur le “*sacerdoce universel des croyants*” et qui refuse une conception sacrale du clergé. Cette conception des ministères est un des points sur lesquels se focalise particulièrement, aujourd’hui, la divergence entre les confessions chrétiennes (cf. *infra*, chapitre VI).

“On a inventé que le pape, les évêques, les prêtres, les gens de monastère seraient appelés “état ecclésiastique”, et que les princes, les seigneurs, les artisans seraient appelés “état laïc”, ce qui est, certes, une fine subtilité, et une belle hypocrisie. Personne ne doit se laisser intimider par cette distinction pour cette bonne raison que tous les chrétiens appartiennent vraiment à l’état ecclésiastique ; il n’existe aucune différence, si ce n’est celle de la fonction... nous avons un même baptême, un même évangile, une même foi, et sommes de la même manière chrétiens, car ce sont le baptême, l’évangile et la foi qui seuls forment l’état ecclésiastique... En conséquence, nous sommes absolument tous consacrés prêtres par le baptême” (Luther, *Lettre à la noblesse chrétienne de la nation allemande*, 1520).

2. LES PRATIQUES

Toutes les statistiques de pratique culturelle l’attestent, en particulier en Europe : les protestants sont sensiblement moins nombreux que les catholiques à se rendre régulièrement à un service religieux le dimanche. Cet écart souvent constaté entre les taux de catholiques se rendant régulièrement à la messe et les taux de protestants se rendant régulièrement au culte a une explication. Dans le protestantisme luthéro-réformé en effet, l’assistance au culte du dimanche n’a jamais eu le caractère d’obligation que l’assistance à la messe a dans le catholicisme. Certains protestants se considèrent comme “bons” protestants sans fréquenter beaucoup les temples. Traditionnellement en effet, le protestantisme a plus insisté sur la piété personnelle et l’étude individuelle de la Bible que sur l’observance de pratiques collectives. Reste que les protestants qui participent régulièrement au culte hebdomadaire sont aussi, en général, ceux qui sont les plus engagés dans les activités d’Église, ceux aussi qui, dans les enquêtes, ont les convictions les plus fermes et les plus orthodoxes en matière de croyances. Dans le protestantisme comme dans le catholicisme, on a observé, particulièrement dans les années 1960-1980, une baisse de la pratique culturelle. Dans les années 1990, les taux de pratique semblent cependant stabilisés ou même, dans certains endroits, en hausse légère. Dans les Églises luthériennes et réformées, les taux de pratique régulière sont très bas, 5 % en Allemagne par exemple. Par contre, dans les Églises dites de professants, comme les baptistes, les taux sont au contraire très élevés (de l’ordre de 90 %) puisque ne sont membres de ce type d’Églises que les personnes ayant fait une profession personnelle de leur foi. La participation au culte dans les Églises Pentecôtistes est également très élevée.

Le culte protestant accorde une place importante à la prédication, prise en charge par le pasteur ou, dans certains cas, par un prédicateur laïc. De là une certaine architecture des temples protestants et la place de choix qu’occupe la chaire (1). La prédication, de quinze à vingt minutes — elle était autrefois beaucoup plus longue — est basée sur un texte biblique qui est commenté et actualisé par le pasteur. La “Sainte Cène” (l’Eucharistie) n’est pas célébrée à chaque culte, mais une fois par mois en général (cf. *infra*) et aux grandes fêtes chrétiennes (Vendredi Saint, Pâques, Ascension, Pentecôte, Noël). Le culte protestant se déroule selon un certain ordre liturgique qui, bien que variable d’une Église à l’autre, comprend en général, outre la prédication, la lecture de textes bibliques, l’énoncé de la loi, la confession des péchés, l’annonce de la grâce, la confession de la foi, la prière d’intercession, la bénédiction accompagnée de paroles d’envoi.

Les protestants reconnaissent les deux seuls sacrements qui leur paraissent bibliquement fondés : le *baptême* et la *Sainte Cène*. Voici comment la *Concorde de Leuenberg*, texte de 1973 affirmant la pleine communion ecclésiale des Églises réformées et luthériennes en Europe, définit le baptême : “Le baptême est administré avec de l’eau, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Dans le

baptême, Jésus-Christ accueille l'homme dans l'esclavage du péché et de la mort, il l'introduit de façon irrévocable dans la communion de son salut, afin qu'il devienne une nouvelle créature. Il l'appelle, par la force du Saint Esprit, à s'agréger à son Église, à vivre dans la foi, à se convertir et à le suivre chaque jour".

La conception luthéro-réformée du baptême ne diffère pas sensiblement de la conception catholique et il y a reconnaissance mutuelle du baptême entre les Églises luthériennes et réformées d'une part et l'Église catholique d'autre part. Ainsi, le *Comité mixte catholique-protestant en France* affirmait-il, en 1968 : "C'est par le ministère de nos Églises respectives que nous devenons membres du Corps du Christ. Si par le baptême nous devenons membres d'Églises qui sont encore séparées, nous n'en affirmons pas moins qu'il n'y a qu'un seul baptême, que le baptême est le lien sacramentel d'unité et le fondement de la communion entre tous les chrétiens".

Les protestants insistent cependant plus sur le fait que le baptême n'est pas un moyen de salut. C'est pourquoi, dès le XVI^e siècle, les protestants ne voyaient pas d'inconvénient à ce que le baptême ne soit pas administré immédiatement après la naissance. Le baptême est le signe par lequel on entre dans l'Alliance du Christ, où l'on est adopté par Lui et on l'on devient une nouvelle créature. Cette adoption étant inaliénable, le baptême n'a lieu qu'une seule fois. Les luthériens et les réformés pratiquent le baptême des nourrissons (pédobaptême), mais d'autres dénominations protestantes, comme les baptistes, pratiquent le baptême d'adultes. Dans ce cas, l'on estime qu'une profession personnelle de la foi est nécessaire pour pouvoir recevoir le baptême. La divergence porte sur la question de savoir si la foi repose sur le baptême ou le baptême sur la foi, si le baptême est don de la grâce divine ou confirmation de la foi du fidèle. Pour les protestants qui se rattachent à la conception professante du baptême — notamment les baptistes et les pentecôtistes —, le baptême est un acte d'obéissance, un symbole de l'acte de foi déjà manifesté par le croyant, un témoignage qui ne communique aucune grâce particulière. Ces protestants, en conséquence, ne reconnaissent pas le baptême des petits enfants, que ce baptême soit catholique, luthérien ou réformé : un catholique ou un luthérien devenant baptiste sera en principe rebaptisé (après qu'il ait personnellement professé sa foi).

L'évolution du christianisme dans les sociétés occidentales tendant à faire des Églises des groupements volontaires et minoritaires de personnes au sein d'une société laïcisée et pluraliste incite certains pasteurs à remettre en cause — ou, du moins à relativiser — le baptême des enfants et à privilégier le baptême d'adultes ou d'adolescents. De fait, de jeunes protestants reçoivent aujourd'hui souvent le baptême à la fin du catéchisme (vers 14 ans) au moment où leurs camarades déjà baptisés reçoivent la confirmation. Le baptême est pratiqué par aspersion ou par immersion comme dans les Églises baptistes et pentecôtistes. Cette dernière tendance ajoute au baptême d'eau le baptême de l'Esprit.

Deuxième sacrement reconnu par les protestants : la *Cène* ou l'*Eucharistie*. Considérant que le sacrifice de la croix a été accompli une fois pour toutes par Jésus-Christ, le protestantisme refuse la conception catholique de l'eucharistie qui tend à faire de celle-ci un sacrifice offert par l'Église à travers le ministère du prêtre. Pour les protestants, l'Église n'est pas un sujet agissant dans la célébration du sacrement, elle n'est pas sanctifiée au point de pouvoir coopérer à l'agir salvateur de Dieu : dans la Cène, c'est le Christ qui invite ("faites ceci en mémoire de moi") et qui se donne lui-même aux croyants.

Le protestantisme s'oppose aussi à la doctrine de la transsubstantiation (définie au Concile de Trente en 1551) selon laquelle "par la consécration du pain et du vin se produit une conversion de toute la substance du pain en substance du corps du Christ et de toute la substance du vin en la substance de son sang". Les protestants, tout en affirmant la présence réelle du Christ dans la communion, pensent que les espèces du pain et du vin de la Cène restent matériellement du pain et du vin. Mais ils diffèrent entre eux sur la façon de concevoir cette présence réelle du Christ dans la Cène.

C'est en effet à cause des divergences sur la Cène que l'unité du protestantisme ne put pas se réaliser au XVI^e siècle. Luther et les luthériens défendirent la doctrine de la consubstantiation selon laquelle dans la Cène, le pain et le vin sont à la fois pain et vin et corps et sang du Christ. Zwingli et les réformateurs suisses pensèrent que la formule "ceci est mon corps" voulait dire "ceci signifie mon corps" et que la Cène était à considérer comme un mémorial de la Passion et un symbole de la présence du Christ. Réunis à Marbourg en 1529, les réformateurs allemands et suisses ne purent que constater leur désaccord sur l'eucharistie malgré leur accord fondamental sur les fondements théologiques de la Réforme. Positions luthérienne et zwinglienne constituent les deux pôles extrêmes de la conception protestante de l'eucharistie. Le point de vue calviniste, qui essaya de concilier les

conceptions de Luther et de Zwingli, représente une position intermédiaire : le pain et le vin restant ce qu'ils sont, c'est le Saint-Esprit qui rend le Christ véritablement présent dans la Cène.

Ces divergences du XVI^e siècle, si elles ont contribué à définir des sensibilités religieuses spécifiques, ont beaucoup moins d'impact aujourd'hui. De fait, la plupart des Églises luthériennes et réformées pratiquent aujourd'hui l'intercommunion ; tout en insistant sur le caractère festif de la communion, luthériens et réformés soulignent aujourd'hui la présence réelle en des termes plus actuels.

La *confirmation*, cérémonie par laquelle on renouvelle — confirme — les vœux du baptême et fait une profession personnelle de la foi a été liée, dans le protestantisme à la première admission à la Sainte Cène, soit à la première communion. Cette cérémonie, qui a lieu vers 14 ans, correspond, par son importance, sa solennité et son aspect de rite de passage à la "communion solennelle" catholique. Les jeunes protestants ne disent pas qu'ils vont faire leur communion, mais qu'ils vont "faire leur confirmation". Les Églises de professants qui, telles les Églises baptistes, pratiquent le baptême d'adultes, ne connaissent pas de confirmation, cérémonie qui n'est concevable que par rapport au baptême d'enfants.

Dès la Réforme, la première participation à la Sainte Cène a été liée à un examen ayant lieu à la fin du catéchisme : le souci des réformateurs était que les participants à la Cène aient une connaissance suffisante des grandes vérités de la foi afin d'éviter tout ritualisme irréfléchi. C'est à partir du XVIII^e siècle que, progressivement, la confirmation fut mise en honneur dans le protestantisme, chaque tendance théologique soulignant un aspect particulier : le contrôle des connaissances en matière de foi pour les tendances les plus orthodoxes, la conversion personnelle à Jésus-Christ pour le piétisme, le savoir éthique pour les rationalistes. De fait, confirmation du baptême et première participation à la Sainte Cène se trouvèrent étroitement liées pour constituer une cérémonie marquant la fin de la formation religieuse du jeune et son entrée comme adulte dans la communauté ecclésiale. Cette cérémonie, qui a lieu entre Pâques et Pentecôte, est ainsi devenue une importante fête religieuse très célébrée dans les familles : elle ritualise la sortie de l'enfance et rencontre positivement les aspirations festives des familles qui, malgré la critique récurrente des pasteurs face à cette profanisation, en font l'occasion de cadeaux et de rassemblements. Preuve de l'importance accordée à cette cérémonie : l'existence de "confirmations d'or" qui, 50 ans après, rassemblent toute une "promotion" de confirmants pour une fête au caractère religieux et amical. Traditionnellement, les jeunes recevaient le jour de la cérémonie, un "souvenir de confirmation", image pieuse accompagnée d'un verset biblique et, éventuellement, d'un poème composé par parrain et marraine. La tradition subsiste aujourd'hui du verset biblique de confirmation, choisi par le pasteur ou par le jeune lui-même en relation avec son pasteur.

Certaines Églises protestantes luthériennes et réformées, admettant ou commençant à admettre des enfants à la Sainte Cène, une évolution se fait jour qui tend à dissocier la confirmation de la première participation à la Sainte Cène (première communion), la confirmation devenant ainsi l'acte par lequel le jeune professe personnellement sa foi. Cette évolution incite certaines Églises à aller plus loin : ainsi l'Église luthérienne de Hollande a-t-elle proposé de remplacer la confirmation par une fête annuelle de commémoration du baptême à laquelle tous les paroissiens sont invités à participer.

3. LES PASTEURS ET L'ORGANISATION DES EGLISES

La Réforme est liée à l'émergence d'un nouveau type de clerc (au sens de professionnel du religieux) : un clerc-théologien pouvant se marier et partageant la condition du laïc. Au prêtre dispensateur de rites, la Réforme a substitué le pasteur docteur et prédicateur des Saintes Écritures donnant ainsi au savoir théologique une grande importance dans l'accès à la légitimité religieuse. Tout en lui reconnaissant une vocation spéciale et un rôle spécifique dans la communauté chrétienne, la tradition protestante considère que le pasteur est un laïc. Au XX^e siècle, comme nous le verrons dans le chapitre V, la plupart des Églises protestantes ouvrirent le pastorat aux femmes.

Dès le XVI^e siècle, les réformateurs ont eu le souci de la formation des pasteurs. S'ils devaient prêcher correctement l'Évangile et administrer correctement les sacrements, une formation solide devenait indispensable. C'est pourquoi les pasteurs eurent en général une formation universitaire et la robe noire qu'ils portent est, précisément, l'habit universitaire et non un ornement clérical. Les pasteurs reçoivent une formation post-baccalauréat de cinq ou six années dans les facultés de théologie, une formation qui accorde une grande place aux sciences bibliques (l'Ancien et le Nouveau Testaments sont étudiés à partir des textes originaux hébreu et grec). Diplômé en théologie,

l'étudiant(e) reçoit un complément de formation dans l'Église de son choix, Église qui le reconnaîtra comme pasteur à travers le rite de l'ordination (appelée "reconnaissance de ministère" dans certaines Églises).

Le pasteur en communauté paroissiale assure le culte dominical et les différents actes cultuels (baptêmes, mariages, enterrements). Il anime différentes activités (études bibliques, groupes divers de réflexions et de partages) et s'occupe de l'instruction religieuse des jeunes (école du dimanche ou club biblique, catéchisme). Il effectue un certain nombre de visites, notamment chez les malades et les personnes isolées, et représente la communauté paroissiale à l'extérieur. Mais, dans toutes ces tâches, le pasteur n'agit pas seul. La communauté paroissiale est en effet dirigée par un conseil presbytéral — ou conseil de paroisse, ou conseil d'église — composé d'hommes et de femmes élus pour animer et gérer la communauté paroissiale avec le pasteur. Celui-ci, dans nombre d'Églises, ne préside pas obligatoirement le conseil presbytéral : dans l'*Église Réformée de France* par exemple, il n'est pas rare que ce conseil soit présidé par un laïc. À côté des laïcs engagés dans le conseil presbytéral, d'autres laïcs assument diverses tâches, notamment pour la formation religieuse de la jeunesse (monitrices et moniteurs d'école du dimanche). En général, les directions d'Églises invitent les pasteurs à changer de paroisse au bout d'un certain temps (en moyenne tous les sept ans).

Certains pasteurs exercent des ministères non-paroissiaux. Ceux-ci correspondent à des responsabilités ecclésiastiques particulières (comme la présidence d'une Église à l'échelle nationale ou la présidence d'une circonscription ecclésiastique régionale) ou à diverses aumôneries et activités spécialisées : aumôneries universitaire, hospitalière, militaire, des prisons, activités dans le domaine des médias, des centres de rencontres, de la formation, de l'action sociale. Des conseils composés de laïcs accompagnent ces pasteurs engagés dans des ministères spécialisés.

La direction ecclésiastique, dans les Églises protestantes, s'exerce toujours de façon collégiale à travers diverses assemblées. C'est particulièrement clair dans les Églises admettant le régime dit "presbytérien-synodal" où, en dernier ressort, c'est le Synode, assemblée composée de pasteurs et de laïcs, qui décide des orientations à suivre et se prononce en matière doctrinale ou disciplinaire. Le pasteur qui est président d'Église n'a qu'une autorité fonctionnelle qui ne dure que le temps de son mandat. C'est une autorité déléguée qui s'exerce au sein d'un conseil et sous son contrôle. Dans les Églises protestantes qui admettent une forme d'épiscopat, telles certaines Églises luthériennes et méthodistes, la situation est semblable : l'évêque protestant n'a pas les prérogatives et le pouvoir d'un évêque catholique, son autorité est elle aussi fonctionnelle et s'exerce *inter pares*. Il n'y a pas, en droit, de hiérarchie parmi les pasteurs : un président d'Église, à la fin de son mandat, redevient un pasteur comme les autres.

Femme et enfants du pasteur ont été, dans le passé, très associés au ministère du pasteur, le presbytère n'étant guère un espace privé, mais un lieu important de la vie paroissiale. La vie du presbytère a profondément marqué des générations d'enfants de pasteurs et le presbytère protestant a longtemps représenté, particulièrement en Allemagne, un pôle important de vie sociale et culturelle (2). Mais aujourd'hui, alors que nombreux sont les conjoints (hommes et femmes) de pasteurs qui exercent eux-mêmes un emploi, alors que chaque membre de la famille revendique son autonomie, la séparation entre vie privée et vie professionnelle tend à s'instaurer chez les pasteurs (d'autant plus que le logement du pasteur s'est banalisé et n'est souvent plus identifiable en tant que tel). La part croissante des femmes dans le corps pastoral (de 15 à 20 % selon les Églises) renforce cette sécularisation du rôle pastoral en n'en faisant pas une activité permanente et pour toute la vie.

Les Églises protestantes, contrairement à l'Église catholique, ne souffrent pas d'une crise profonde des vocations ministérielles. En Allemagne, il y a même des étudiants en théologie protestante qui ont de la peine à trouver un poste de pasteur vacant. Mais, dans les années 1960-1970, on a assisté, comme chez les prêtres, à des départs relativement nombreux de pasteurs qui, souffrant d'un sentiment de marginalisation sociale et se sentant enfermés dans un rôle de "fonctionnaire du culte", ont préféré "rejoindre la société" en exerçant une autre profession. On observe aussi une diversification plus grande des origines sociales des pasteurs, avec notamment, une baisse relative de la proportion des pasteurs venant d'un foyer pastoral (dans le passé, les dynasties pastorales n'étaient pas rares).

Hommes et femmes de la parole, les pasteurs subissent de plein fouet l'ébranlement des formes traditionnelles de la prédication (en particulier du sermon dominical). Tout en restant les professionnels du culte, ils évoluent du modèle du prédicateur au modèle de l'officiant, revalorisant la liturgie et renouvelant quelque peu le dispositif cultuel traditionnel dans un sens plus festif et moins "doctoral". Tout en demeurant les spécialistes de la parole, ils deviennent des professionnels de

l'écoute et de l'accompagnement des recherches spirituelles de leurs contemporains, des animateurs de la vie paroissiale. Mais une grande diversité de styles pastoraux règne actuellement dans le protestantisme : prédicateur-évangéliste cherchant à convertir ses auditeurs ou prédicateur-théologien cherchant à les enseigner, officiant préférant l'aube blanche à la robe noire traditionnelle, pasteur-assistant social valorisant l'accueil des laissés pour compte et l'action solidaire, leader charismatique cherchant à "réveiller" ses fidèles, pasteur-bibliste passionné d'exégèse et d'animation autour du texte biblique, télévangéliste à l'américaine (3)... autant de figures contemporaines de pasteurs que l'on peut rencontrer dans les Églises protestantes.

L'histoire du protestantisme a été profondément marquée par quelques grandes figures pastorales. En France, on mentionnera notamment les pasteurs luthériens Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) et Albert Schweitzer (1875-1965) et le pasteur réformé Marc Bœgner (1881-1970). Elu à l'Académie Française en 1962, Marc Bœgner présida la *Fédération Protestante de France* de 1929 à 1962. A la constitution du COE en 1948, il en deviendra l'un des co-présidents. Connue et respecté des milieux catholiques, Bœgner favorisera le développement de l'œcuménisme avant même Vatican II. Au plan international, et en nous limitant au XXe siècle, mentionnons le pasteur réformé Willem Adolf Visser't Hooft (1900-1985), principal bâtisseur du *Conseil Œcuménique des Églises* (cf. *infra*), les pasteurs baptistes Billy Graham (né en 1918) et Martin Luther King (1929-1968), et l'évêque anglican Desmond Tutu (né en 1931). Les pasteurs Albert Schweitzer, Martin Luther King et Desmond Tutu reçurent le Prix Nobel de la Paix, respectivement en 1953, 1964 et 1984.

4. SYMBOLES PROTESTANTS

Le protestantisme ayant critiqué le culte des saints et exprimé beaucoup de réserves par rapport aux images — il y eut un iconoclasme huguenot (4) —, les symboles protestants sont peu nombreux. Deux symboles méritent cependant d'être mentionnés : une image, *la rose de Luther*, qui remonte au réformateur lui-même, et un bijou, *la croix huguenote*, qui est plus récente et concerne surtout le protestantisme réformé francophone.

Luther orna certains de ses ouvrages d'une rose à cinq pétales au cœur de laquelle se trouve une croix noire. Dès 1516, Luther avait développé ce signe de la rose à partir de ses armoiries familiales. Dans une lettre écrite le 8.7.1530, il expliqua pourquoi, à ses yeux, cette rose résumait sa théologie. La croix noire au centre rappelle que seule la foi au Christ crucifié justifie et sauve (le noir signifiant la mort à soi-même par laquelle le croyant doit passer). La rose symbolise la joie, la consolation et la paix que procure la foi (en blanc couleur des anges). Le fond bleu ciel signifie que la joie venant de la foi est à venir, qu'elle relève de l'espérance. L'anneau d'or montre, quant à lui, que le bonheur céleste est inaltérable et inestimable comme le métal précieux qu'est l'or.



Si la *rose de Luther* est connue, elle ne s'est pas imposée de manière aussi emblématique que la *croix huguenote* comme symbole de l'appartenance au protestantisme. Tout en rejetant la croix latine, symbole de l'Église catholique, les protestants français ont recherché, après la Révocation de l'Édit de

Nantes (1685), un symbole qui leur permette de se reconnaître entre eux tout en marquant leur respect pour l'autorité royale dont ils se voulaient les loyaux sujets. La "croix huguenote" (5) ressemblant beaucoup à la croix de l'Ordre du Saint-Esprit institué par Henri III en 1578 — elle-même inspirée de la croix de Malte fort répandue en Languedoc et en Provence depuis le XIIe siècle —, le port de ce signe pouvait difficilement être puni par les persécuteurs des protestants. Cette croix, comme symbole d'appartenance au protestantisme, aurait été imaginée vers 1688 par un orfèvre de Nîmes du nom de Maystre, elle fut rapidement adoptée par les protestants du Sud-Est de la France. Mais ce n'est qu'au XIXe siècle que l'on parla de "croix huguenote" et au début du XXe siècle que cette croix se répandit au-delà de la région Cévennes-Languedoc pour devenir un bijou emblématique protestant porté tout particulièrement par les femmes.



La croix huguenote a fait glisser vers le bas la colombe du Saint-Esprit de la croix de l'Ordre du Saint-Esprit. Dans une autre version de la croix huguenote, cette colombe est remplacée par un autre pendentif en forme de fiole (appelé "trissou" en patois de Nîmes) qui évoquerait la sainte ampoule remplie de l'huile sainte utilisée pour le sacre des rois. Certains y ont vu plutôt une larme qui aurait symbolisé les pleurs de l'Église réformée affligée. Si les significations attachées à tel ou tel élément de la croix huguenote sont difficiles à établir avec certitude d'un point de vue historique, le fait social est là : ce bijou est devenu un symbole d'appartenance au protestantisme et, en cette fin du XXe siècle qui voit s'affirmer diverses identités, il reste prisé, dans l'espace francophone essentiellement, par de nombreuses personnes ayant quelque sympathie pour les Églises de la Réforme.

NOTES DU CHAPITRE IV

1. Cf. le très bel ouvrage de Bernard Reymond, *L'architecture religieuse des protestants*. Genève, Labor et Fides, 1996.
2. Sur le rôle du presbytère protestant dans la société allemande, on consultera : Richard Riess (Hrsg.), *Haus in der Zeit. Das evangelische Pfarrhaus heute*. Munich. Chr. Kaiser, 1979, et Martin Greiffenhagen (Hrsg.), *Das evangelische Pfarrhaus. Eine Kultur-und Sozialgeschichte*. Stuttgart, Kreuz Verlag, 1984.
3. Sur les télévangélistes américains on dispose aujourd'hui de l'étude documentée de Jacques Gutwirth : *L'Église électronique. La saga des télévangélistes*. Paris, Bayard Éditions, 1998.
4. Cf. Olivier Christin, *Une révolution symbolique. L'iconoclasme huguenot et la reconstruction catholique*. Paris, Les Éditions de Minuit, 1991.
5. Cf. Pierre Bourguet, *La Croix Huguenote*, Mialet (Cévennes), Musée du Désert, 1985, 4e édition.